

Introduction

Gilles Buscot



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2362>

DOI : [10.4000/alsace.2362](https://doi.org/10.4000/alsace.2362)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2015

Pagination : 25-29

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Gilles Buscot, « Introduction », *Revue d'Alsace* [En ligne], 141 | 2015, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2362> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2362>

Tous droits réservés

Introduction

Si, depuis plusieurs décennies, les fêtes traditionnelles fascinent les historiens, et plus généralement les chercheurs en sciences humaines, c'est qu'à bien des égards, elles nous sont devenues étrangères. Nos sociétés occidentales n'ont certes pas complètement désappris l'art de la fête ; mais de plus en plus, les notions de vie privée, de temps libre, de « vacances » (au sens littéral du terme) prennent le pas sur les célébrations calendaires et collectives qui ont longtemps rythmé la vie de nos ancêtres.

Nous avons bien du mal à nous représenter aujourd'hui que dans un passé pas si lointain, les vacances n'existaient guère et que lorsque l'on ne travaillait pas, c'est qu'on « faisait la fête » : on célébrait les nombreuses fêtes du calendrier chrétien, chaque rite de passage au cours de l'existence, sans compter les événements ou dates-anniversaires de nature politique. Qu'il s'agisse de fêtes dans le cours de la vie ou de fêtes dans le cours de l'année, l'existence était ainsi jalonnée par ces points de repères qui constituaient bien souvent les seules échappatoires au travail quotidien.

Dans sa définition même, la fête s'opposait donc au labeur journalier. Et pourtant elle était tout sauf un temps de *farniente* ou de liberté privée. Même en dehors du travail, la hiérarchie sociale continuait d'exercer ses droits : on continuait de paraître au sein de son « état » ou de la corporation professionnelle dont on portait l'habit. Les fêtes étaient ainsi liées à de longs et coûteux préparatifs, à des contraintes strictes sur la manière de se comporter durant un temps qui n'était pas que pure réjouissance. La fête pouvait ainsi inclure et exclure tout à la fois ; et bien souvent il fallait distinguer entre ceux qui ne faisaient qu'assister à la fête et ceux qui y participaient effectivement. Mais ce ballet bien ordonné pouvait à tout moment se dérégler, car la fête est toujours potentiellement un lieu de transgression.

D'ailleurs le mot « fête » lui-même est ambigu dans la langue française. Il peut désigner une « solennité » (correspondant au terme allemand *Feier*) ou une « réjouissance » (et dès lors on est plus proche de l'acception allemande du mot *Fest*). En réalité, les fêtes sont rarement tout l'un ou tout l'autre : elles voient alterner des temps sérieux, solennels, et des temps de relatif laisser-aller et d'amusement. Elles renvoient à la fois à une intention pédagogique de la part des organisateurs et à la volonté des acteurs d'y adhérer ou, au contraire, de les faire dériver. Les fêtes, même privées, sont

ainsi le reflet des rapports de pouvoir qui sous-tendent une société ; et en cela, elles cherchent tout à la fois à montrer et à cacher. En définitive, les fêtes renvoient à une série de paradoxes riches d'enseignements. Et c'est précisément ce qui en fait tout le mérite aux yeux de l'historien.

* * *

Dans la *Revue d'Alsace* 2015 qu'on s'apprête à lire, la notion de fête confirme toute sa pertinence en tant qu'objet d'étude. Elle constitue un prisme précieux et cohérent pour éclairer l'histoire de l'Alsace dont les traditions festives sont particulièrement riches et éloquentes. Les fêtes alsaciennes rendent ainsi remarquablement compte de l'imbrication de la sphère religieuse et politique, privée et publique, du choc des cultures germanique et française, souvent fécond en matière festive... Les nombreux changements de bannière dont l'Alsace fut l'objet induisent nécessairement des évolutions que le présent volume permet de suivre avec acuité. Et en même temps, le lecteur est frappé par les permanences et résistances des traditions festives alsaciennes qui semblent parfois défier le temps ou toujours renaître de leurs cendres. Frappé aussi par des motifs communs à la plupart des fêtes d'Alsace, quelle qu'en soit la nature : on retrouve ainsi dans de nombreuses fêtes le motif des processions-défilés (de nature religieuse et/ou politique), des décorations de façades, de l'architecture éphémère, des illuminations, la présence de jeunes filles vêtues de blanc, des cadeaux et d'une prodigalité éphémère, de la musique, des salves d'honneur, des banquets et de la danse... La lecture suivie des articles permet de faire ressortir ces éléments de langage festif qu'on observe bien souvent d'une fête alsacienne à l'autre ; d'une époque à l'autre... mais toujours avec des variantes subtiles qui fondent tout l'intérêt de cette approche diachronique, ancrée dans une unité de lieu.

En lever de rideau, Bernadette Schnitzler s'appuie sur les témoignages de l'archéologie pour retracer les célébrations de cultes, de sacrifices, de fêtes religieuses et de victoires militaires qui jalonnaient toute la vie des soldats romains du camp légionnaire d'*Argentorate*. Traditions festives dont certaines laissèrent une empreinte très durable, notamment sur les futures entrées solennelles des XVII^e et XVIII^e siècles, avec la tradition des arcs de triomphe et portes d'honneur, dont l'époque médiévale s'était provisoirement éloignée. Cette période médiévale constitue précisément l'objet des recherches de Monique Debus Kehr qui s'intéresse à la Fête-Dieu à Colmar, telle qu'elle se pratiquait à la fin Moyen Âge. Fête-Dieu dont les « fêtes-rois » que constituent les entrées princières seront une sorte de pendant politique – et dont Monique Debus Kehr montre qu'elles avaient une importance sacrée et sociale, un décorum qui explique la nostalgie et la fascination rétrospectives que provoquera leur interdiction avec l'introduction de la Réforme à Colmar.

Les trois articles qui suivent marquent justement le passage du Moyen Âge à la Renaissance alsacienne. Celui d'Odile Kammerer évoque une fête de nature politique, cette fois : celle de l'alliance de Mulhouse avec les treize cantons suisses, en 1515. N'attendant plus rien de la Décapole, Mulhouse cherche son salut dans une alliance avec les Suisses, et accueille les députés helvétiques dans un rituel digne d'une entrée princière, et qui se veut fondateur d'une nouvelle identité. Thomas Wilhelmi revient ensuite à une coutume religieuse complémentaire des fêtes-procèsions, celle des jeux de la passion que l'humaniste Sébastien Brant contribua à promulguer à Strasbourg, en sa double qualité d'écrivain et de personnalité politique. Enfin Georges Bischoff évoque une tradition festive qui mêle des dimensions ludiques, sportives et guerrières : celle des concours de tirs à l'arbalète et à l'arquebuse, reflets d'une certaine militarisation de la société civile des XV^e et XVI^e siècles, et d'une émulation entre l'Alsace et ses voisins rhénans, souabes et suisses.

On passe alors au XVIII^e siècle avec les contributions de Véronique Umbrecht et celle de Claude Muller, toutes deux centrées sur la ville de Strasbourg et sur les fêtes princières. Il est vrai que le XVIII^e siècle marque souvent l'apothéose du genre. Véronique Umbrecht souligne la manière dont l'architecture festive et la lumière métamorphosent la ville lors des entrées solennelles, jouant parfois un rôle de cache-misère, permettant une liberté dont ne disposent pas toujours les artistes lorsqu'ils bâtissent en dur, même si l'architecture festive tend désormais à laisser des traces plus durables. Dans le prolongement de cette réflexion, Claude Muller décrypte de près la fête liée au mariage de Louis XV et de Marie Leszczyńska. Dans ce type de fête, les notions d'enjeu politique, de préparatifs et de négociations diplomatiques sont essentielles ; mais la dimension religieuse et populaire joue également un rôle de premier plan pour contribuer à la réussite d'une « fête totale ». Et comme un écho synthétique aux contributions que l'on vient d'évoquer, Benoît Jordan revient non seulement sur le motif de la Fête-Dieu, mais plus généralement sur celui de toutes les processions, dans une lecture qui englobe plusieurs siècles. Il rapproche les processions catholiques de leur variante civile que constituent les défilés politiques, met en lumière une uniformisation des usages et un éloignement progressif de l'humilité christique, puis souligne les traces durables que laissent ces fêtes éphémères par la présence de chemins de croix en Alsace – régulièrement « réactivés ».

Avant d'entrer de plain-pied dans les XIX^e et XX^e siècles, Louis Schlaefli nous propose lui aussi une approche synthétique d'un rituel « rare », celui de la première messe. Ses exemples vont du Moyen Âge au XX^e siècle, et l'auteur souligne les similitudes de ce rituel avec la Fête-Dieu, tout en montrant qu'on est pourtant aussi dans le cadre d'une fête de famille. Comme souvent, la fête possède ici le pouvoir de mêler sphère publique et

privée. Et curieusement, on retrouve même, dans ce contexte religieux, le motif des arcs de triomphe des entrées solennelles !

Avec le XIX^e siècle, les paradigmes changent. L'architecture festive éphémère a quasiment disparu et c'est maintenant l'architecture tout court qui devient la trace durable du festif, voire l'objet même de la fête – fête et architecture prenant bien souvent au passage un caractère historisant. Ainsi Fabien Baumann s'intéresse de près aux fêtes liées à l'érection de nouveaux édifices culturels (églises, temples, synagogues) au XIX^e siècle. On veut bâtir toujours plus grand, toujours plus haut et les fêtes alsaciennes d'inauguration ou de commémoration doivent être à la hauteur de l'enjeu, la presse jouant désormais un rôle de relais médiatique incontournable. Et s'il est une pratique qui se généralise aussi dans les fêtes du XIX^e siècle, c'est celle des banquets. On les retrouve par exemple lors des fêtes politiques de la Deuxième République en Alsace, analysées par François Igersheim. Ces pratiques festives oscillent entre fêtes-émeutes et fêtes-réconciliations. Et l'on remarquera au passage que si l'on réactive la tradition des arbres de la liberté, les rituels révolutionnaires n'offrent plus le caractère anticlérical des fêtes de la première Révolution.

Mais la césure la plus marquante s'observe bien sûr au lendemain de la guerre franco-allemande, avec la création du *Reichsland Elsass-Lothringen*. François Uberfill met en lumière le rôle pédagogique des visites impériales (avec l'introduction des chemins de fer, on ne parle désormais plus d'entrées solennelles) qui deviennent un outil au service de la (re)germanisation des esprits. Ainsi Guillaume II va intensifier le culte militaire, germanique et impérial en Alsace, notamment lors de sa visite à Strasbourg en 1908. Et l'auteur de conclure avec prudence qu'il est très difficile de mesurer l'impact réel de ces fêtes sur les mentalités (on touche ici du doigt une des principales difficultés qui se pose à tout historien de la fête : celle de mesurer la performance effective des fêtes). D'autant que la Première Guerre mondiale va imposer une période de privations et raviver les nostalgies françaises, comme le montre Anne-Laure Fabre. Elle souligne que la fête est loin de disparaître tout à fait, mais qu'en ces temps de conflit, elle devient de plus en plus encadrée, tirée vers le patriotisme. Signe des temps : le cinéma devient un mode de consommation commode, permettant lui aussi une récupération patriotique.

Et nous voici entrés dans l'histoire du XX^e siècle. À compter de novembre 1918, les fêtes du retour de l'Alsace à la France offrent un contraste saisissant avec les cérémonies impériales germaniques. On est plongé dans une atmosphère de liesse populaire, qui s'apparente à un plébiscite pour la France... Mais Joseph Schmauch analyse à juste titre que cette allégresse est en partie due à la fin d'une période de privations et d'épreuves, et qu'elle concerne d'abord les milieux francophiles. Les lendemains de fête ne sont pas toujours faciles et l'on parlera bel et bien

ensuite d'un malaise alsacien dans les années de l'entre-deux-guerres, ce qui renforce la réaffirmation d'une certaine culture spécifiquement alsacienne.

Dans cette culture festive ou néo-festive persistante, la musique joue toujours un rôle prépondérant en Alsace, terre de fanfares et de chorales s'il en est ! François Thirion retrace ainsi les origines médiévales du *Pfeifertag* de Ribeauvillé, sorte d'assemblée annuelle des ménétriers, assortie de concours musicaux ; puis la résurgence d'un « néo-*Pfeifertag* » à la fin du XIX^e siècle. Au fil du temps, les ménétriers ne sont plus considérés comme des personnes de mauvais aloi, mais ils acquièrent leurs lettres de noblesse, malgré les récupérations commerciales de ce rituel. Autre tradition alsacienne liée à une localité particulière, la crémation des sapins à Thann constitue, selon Gabrielle Claerr Stamm, une fête tout à la fois profane et religieuse. Elle est issue du récit légendaire du saint patron Thiébaud et réactivée depuis le 7^e centenaire de la cité de Thann. Enfin certaines traditions festives se maintiennent alors même que la raison officielle en a disparu : c'est le cas des rituels de la conscription en Alsace, assortis de nombreux débordements plus ou moins tolérés, et dont Alexandre Tourscher indique qu'ils persistent dans certains villages alsaciens, bien qu'il n'y ait plus d'appelés depuis 2002 ! De nouvelles fêtes voient aussi le jour, au moins pour un temps, à l'instar des Journées de la Choucroute de Colmar, dont Francis Lichtlé montre qu'elles relancent la production de 1954 à 1997, tout en prenant un caractère de fête complète, avec, une fois encore, une importante dimension musicale et culinaire.

La *Revue d'Alsace* 2015 se clôt logiquement sur un article synthétique qui englobe toutes les périodes dont il vient d'être question ; et sur une notion qu'on pourrait qualifier d'« après-fête ». Paul Greissler analyse en effet le lien entre les fêtes et les médailles ou les monnaies commémoratives, destinées à immortaliser, comme le fait parfois la pierre, ce que le festif a d'éphémère. Dans cette typologie finale, on retrouve les fêtes politiques et religieuses, les fêtes à caractère privé, celles qui ont lieu dans le cours de l'année ou dans le cours de la vie.

* * *

À l'issue de ce rapide survol introductif, on ne peut que suggérer au lecteur de prendre le temps de « déguster » dans le détail chacun des articles de ce volume. La fête n'est-elle pas sensuelle dans son essence même ? Au-delà du plaisir procuré par une approche scientifique rigoureuse, par des sources et par un choix chronologique pertinents, on constatera que les fêtes dont il est question ici permettent de se projeter, sur la longue durée, dans une histoire de l'Alsace vivante, concise et incarnée. Au point d'avoir l'impression, au fil des pages, d'en devenir le témoin privilégié.